



ENSEIGNEMENTS DE **L'ONCLE** ET RIRES DE **LA TANTE**

PAR **CARA MCKENNA**
PHOTOGRAPHIE DE **DAVID STOBBE**
ET **DALLIN SCHMIDT**



CHAQUE MATIN, Raylene Cardinal affiche au tableau de sa classe un nouveau mot en nêhiyawêwin afin que les élèves l'apprennent. Aujourd'hui, ce mot est nîpin, qui signifie « été ». La fin de l'année scolaire approche, et les enfants se préparent à célébrer la Journée nationale des peuples autochtones lors d'un événement culturel à l'école.

« Je leur enseigne comment prononcer le mot [et] ce qu'il veut dire. Je choisis un nouveau mot tous les jours, pour les sensibiliser à la langue crie et à qui ils sont », explique Raylene Cardinal.

Cardinal enseigne à une classe mixte de première et deuxième année à l'école primaire de l'établissement métis de Kikino, en Alberta, d'où elle est originaire. En tant qu'enseignante métisse, elle veut inculquer à ses élèves un sentiment d'appartenance et de fierté. Elle a apporté en classe de la viande d'orignal et du pain bannock (qui ont été rapidement dévorés) et amène régulièrement les enfants se balader dans les terres. Elle apporte des plantes, comme du thé du Labrador, de la sauge et des fraises sauvages, afin d'expliquer leurs usages. Elle intègre des connaissances autochtones dans

l'ensemble du programme scolaire, désireuse d'amener ses élèves à se sentir liés à leur culture métisse et crie. Cardinal dirige également la chorale crie de l'école. À Noël, la chorale a appris les classiques « Vive le vent » et « Douce nuit » en nêhiyawêwin.

Cardinal se souvient que lorsqu'elle allait à l'école à Lac La Biche, municipalité voisine, il n'y avait aucune figure autochtone en classe, ce qui ne l'a pas aidée à se sentir prête à devenir enseignante à son tour. Elle a travaillé comme assistante pédagogique pendant dix ans avant d'être recrutée par le programme de formation des enseignants autochtones de l'Université de l'Alberta. Le programme se décrit lui-même comme « le canot qui vogue à côté du grand navire » de la faculté de l'éducation; les étudiants obtiennent un baccalauréat en éducation, mais axé sur la vision autochtone du monde. Déterminée à donner un exemple positif aux enfants de sa communauté, Cardinal a obtenu son diplôme en 2014.



Cara McKenna (@CaraMcK) est journaliste et rédactrice d'origine crie et métis et vit actuellement sur les terres des Musqueam, Squamish et Tsleil-Waututh. David Stobbe est un photographe de Saskatoon, en Saskatchewan.



« Je constate que quand les élèves connaissent leurs enseignants, leur culture et leur langue, ils réussissent mieux. Vous êtes ce modèle qui se tient devant eux en classe », explique-t-elle.

Cardinal fait partie d'un mouvement grandissant visant à décoloniser les classes du Canada, une initiative particulièrement pertinente dans la foulée des horribles témoignages des survivants des pensionnats autochtones entendus dans le cadre des travaux de la Commission de vérité et réconciliation. Bon nombre des 94 appels à l'action inclus dans le rapport final de la Commission sont liés à l'éducation et à la jeunesse et visent à la fois à améliorer les résultats d'apprentissage des élèves autochtones et à faire en sorte que tous les élèves reçoivent un enseignement sur les pensionnats, les traités et les contributions historiques et contemporaines des peuples autochtones au Canada.

La demande pour des enseignants autochtones n'a jamais été aussi forte, alors que les commissions scolaires cherchent à répondre aux appels à l'action. Les programmes de formation des enseignants autochtones tels que celui de l'Université de l'Alberta sont essentiels pour combler les lacunes, mais dans un contexte national

de pénurie d'enseignants, le recrutement et le maintien en poste posent problème. La Fondation Rideau Hall, organisme national sans but lucratif ayant comme mandat de « bâtir un Canada meilleur », a un plan ambitieux pour soutenir la formation et l'embauche d'un plus grand nombre d'enseignants autochtones. Son objectif est d'augmenter de 10 000 le nombre d'enseignants inuits, métis et des Premières Nations au Canada, un virage qui selon les experts serait transformateur.

CHRIS SCRIBE enseigne depuis longtemps à Saskatoon. Il a été élevé dans les Prairies par sa grand-mère nakoda, qu'il surnomme affectueusement « maître Jedi » en raison de sa force mentale, de sa sagesse et de sa résilience. Elle a conservé sa culture nakoda malgré son enfance passée dans un pensionnat et a pu la transmettre à Scribe et à d'autres membres de sa famille.

« Elle voulait s'assurer d'élever quelqu'un qui serait fier de qui il est », de dire Scribe, originaire de la Nation nakoda Carry The Kettle, de la Saskatchewan, et de la Nation des Cris de Norway House, du nord du Manitoba. « J'ai vraiment eu de la

chance d'être élevé de cette manière. »

Maintenant enseignant, Chris Scribe est aux premières loges pour constater l'impact transformateur de l'enseignement des connaissances autochtones sur les jeunes inuits, métis et des Premières Nations, principalement chez ceux qui n'ont pas eu la chance d'apprendre leur culture comme il en a eu lui-même l'occasion.

« En partageant en classe les connaissances autochtones, nous permettons aux élèves de suivre la voie de la décolonisation. Notre peuple en est affamé, dit-il. Nous nourrissons leurs âmes et les reconnectons à qui ils sont. C'est ce qu'un enseignant autochtone, équipé de toutes ces belles connaissances, peut faire pour un enfant autochtone. »

Pour les élèves non autochtones, ces mêmes connaissances peuvent briser les idées fausses qu'ils peuvent avoir sur les peuples autochtones à la suite du colonialisme et changer leur façon de penser au sujet des terres sur lesquelles ils vivent et de leur histoire. Malheureusement, les enseignants autochtones qui intègrent le système d'enseignement public « sont en lutte permanente », estime Scribe.

« Nous nous battons continuellement pour nous assurer que les connaissances autochtones soient mises sur le même plan, à égalité, avec les connaissances non autochtones, afin de pouvoir dire : "regardez, nous pouvons en profiter; nos systèmes peuvent en profiter". »

Scribe explique que selon son expérience, l'une des raisons pour lesquelles de nombreux Autochtones ne se sont pas épanouis dans



les établissements d'enseignement postsecondaire est que ces systèmes ne sont pas conçus pour leur permettre de réussir, à moins qu'ils ne s'assimilent à la norme coloniale. Les concepts eurocentriques de réussite ne correspondent souvent pas à la nature plus holistique des visions du monde autochtones, ce qui peut amener les Autochtones à devoir laisser une partie d'eux-mêmes au vestiaire lorsqu'ils entrent dans le système d'enseignement postsecondaire. De plus, les personnes issues des communautés éloignées doivent généralement déménager, ce qui accroît le choc culturel (et le fardeau financier) des études universitaires.

Scribe a obtenu son diplôme du programme de formation des enseignants autochtones de l'Université de la Saskatchewan en 2005, l'un des plus anciens et des plus fructueux programmes de ce type. Il attribue son succès à l'environnement sûr créé pour les enseignants autochtones en devenir. Le programme accueille des cohortes dans les réserves afin que les personnes puissent apprendre sans quitter leur communauté. Il encourage également ses étudiants à découvrir et à partager leur culture.

« C'était vraiment l'un des endroits où je me sentais en sécurité, et où j'étais en mesure d'être moi-même

afin de réussir dans un système qui n'est pas toujours ouvert aux Autochtones, explique Scribe. Nous devons créer ces espaces et ces acteurs de changement, et c'est là l'objectif des programmes de formation des enseignants autochtones du pays : s'assurer que nos étudiants puissent étudier en conservant un profond sens de qui ils sont. »

« Quand les élèves
connaissent leurs
enseignants,
leur **culture**
et leur **langue**,
ils **réussissent**
mieux. »

Plus tôt cette année, la Fondation Rideau Hall a annoncé son premier investissement dans une initiative de formation des enseignants autochtones, avec des bourses totalisant 13,2 millions de dollars partagées avec sept établissements d'enseignement postsecondaire du Canada. Ces bourses contribueront à la création de nouveaux programmes de formation des enseignants autochtones et à l'expansion des programmes

existants. Ce travail est piloté par un conseil consultatif national constitué d'experts dans le domaine de l'éducation des Autochtones, notamment Yvette Arcand, directrice du programme de formation des enseignants autochtones de l'Université de la Saskatchewan, David Perley, ancien directeur du Centre Mi'kmaq-Wolastoqey à l'Université du Nouveau-Brunswick, et Roberta Jamieson, fondatrice de l'organisme Indspire.

Bill Mintram, directeur des relations avec les Autochtones et le Nord à la Fondation Rideau Hall, explique que même si l'organisme était impatient de passer à l'action, il était important d'établir d'abord un lien de confiance au moyen d'une approche axée sur les relations au sein des communautés et du secteur de l'éducation.

« On ne peut pas simplement sortir de nulle part, mettre un paquet d'argent sur la table et se dire qu'on a accompli tout ce qu'on voulait faire », de dire Mintram, diplômé du programme de formation des enseignants autochtones en milieu urbain de la Saskatchewan, un programme de baccalauréat administré par l'Institut Gabriel Dumont en partenariat avec l'Université de Regina et l'Université de la Saskatchewan. « Si vous procédez ainsi, vous n'obtiendrez pas les résultats escomptés, parce que



« votre action ne reposera pas sur des relations qui mèneront à un changement systémique collectif; il s'agira plutôt d'un processus transactionnel et à court terme. »

L'importance du conseil consultatif, dit-il, « réside dans le fait que tout le monde se réunit sur un pied d'égalité. Lorsqu'ils se réunissent pour parler de la formation des enseignants autochtones, tous les membres sont passionnés par l'avenir de leur communauté et prêts à donner leur avis et à faire parler leur expérience pour orienter la façon dont les choses pourraient se dérouler afin de relever différents défis. »

Andrea Brazeau est une Inuite de Kangiqsualujjuaq, au Nunavik. Elle faisait partie du conseil consultatif jusqu'au printemps dernier. Elle travaille à l'école Ulluriaq, dans sa communauté d'origine. Kangiqsualujjuaq est une petite communauté, et lorsque Brazeau est revenue avec en poche son diplôme d'enseignante du département d'études intégrées en éducation de l'Université McGill en 2021, la communauté l'a honorée avec un défilé sur le camion de pompiers. Elle a enseigné en troisième et quatrième année et a depuis évolué vers un rôle de travailleuse de soutien après avoir

constaté un besoin accru de soutien social et émotionnel chez les élèves. En tant qu'éducatrice, elle essaie de transmettre autant d'enseignements culturels que possible aux enfants de sa communauté, en les emmenant le plus souvent possible se promener dans les terres et en leur parlant en inuktitut. Durant les cours de culture, les élèves vont chasser l'oie ou alors un aîné vient leur enseigner comment vider un phoque.

« Beaucoup d'élèves avec lesquels j'ai travaillé avaient une faible estime de soi. Ils avaient peur de faire des erreurs en classe, explique Brazeau. Lorsqu'on amène les enfants dans les terres, on peut voir une version totalement différente de leur personnalité. Ils deviennent leur moi authentique. Il y a beaucoup moins d'anxiété et de stress. »

Se remémorant ses premières années de travail en enseignement, Brazeau explique qu'elle a parfois l'impression d'avoir dû sacrifier l'apprentissage de sa culture pour obtenir un diplôme colonial. Elle espère que les membres des générations futures auront la possibilité d'obtenir un diplôme sans avoir à quitter leur communauté.

« L'une des choses les plus importantes est de changer notre vision de ce qu'est l'éducation, et cela commence à un niveau systémique, dit-elle. Ce système par lequel je suis passée, et dans lequel j'ai réussi, est très colonial, et beaucoup d'Inuits n'y parviennent pas, ce qui est compréhensible. »





Scribe est d'accord. « Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que les choses changent en éducation si nous continuons à faire les choses comme nous les avons toujours faites », dit-il.

En juin 2023, la Fondation Rideau Hall a tenu son premier sommet national sur la formation des enseignants autochtones à Calgary, lequel a rassemblé des participants inuits, métis et des Premières Nations de partout au Canada. Ceux-ci ont été invités à imaginer ce à quoi ressemblerait un avenir comptant 10 000 enseignants autochtones supplémentaires. Les réponses comprenaient « un Canada avec une vision du monde plus holistique » et « le rire de la tante et les enseignements de l'oncle ».

Quand la Fondation a remis ses premières bourses, elle s'est concentrée sur quatre thèmes – la langue, la terre, le leadership et l'amour – tirés des enseignements appris lors du sommet. Mintram mentionne que l'effet engendré par le premier appel à financement a dépassé toutes les attentes. La Fondation a reçu des dizaines d'appels téléphoniques d'établissements qui n'ont pas été retenus lors de ce cycle de financement, mais qui mettront tout de même en œuvre des versions des projets qu'ils ont conceptualisés. C'est encourageant, selon Mintram, puisque l'objectif d'augmenter de 10 000 le nombre d'enseignants autochtones ne peut être atteint

qu'en collaborant avec l'ensemble du secteur de l'éducation. « Si un élève fait toutes ses études au sein d'un système d'éducation occidentale dans lequel il n'est nullement représenté en classe, la probabilité qu'il ait le sentiment qu'il s'agit d'une carrière qui lui permettrait d'apporter de la valeur à sa communauté est nulle, explique-t-il. Parce que le précédent n'a pas été établi. »

Durant les cours
de culture, les élèves vont
chasser l'oie,
ou alors un aîné vient leur
enseigner comment
vider un phoque.

Scribe voit son rôle d'enseignant comme une responsabilité ancestrale. Son mushum (grand-père), Murdo Scribe, était un enseignant cri réputé qui a publié plusieurs ouvrages en collaboration avec le ministère de l'Éducation du Manitoba en plus de contribuer à la direction de l'éducation des autochtones de la province. Avant que Scribe soit invité à suivre le programme de l'Université de la Saskatchewan, il était à la dérive sur le plan professionnel, travaillant comme planteur d'arbres et sur des plateformes pétrolières. Quand il a

amorcé sa formation d'enseignant, il a trouvé sa vocation. Il a promis à son mushum, dans le monde des esprits, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour poursuivre son œuvre, en veillant à ce que l'éducation soit un moyen « pour notre peuple d'aimer et de comprendre qui nous sommes, pour notre peuple de trouver son identité, pour notre peuple d'aimer et de comprendre notre culture et nos modes de vie ».

Pendant ce temps, à l'établissement métis de Kikino, l'année scolaire tire à sa fin. Les élèves de Raylene Cardinal ont hâte aux vacances d'été. Les bulletins ont été remplis, et Cardinal rédige ses pages pour l'album des finissants. Elle a demandé à ses élèves : « Que voulez-vous faire quand vous serez grands? »

Quelques enfants de sa classe de quatorze élèves ont répondu qu'ils voulaient devenir enseignants. Certains d'entre eux lui ont dit : « Ça a l'air amusant. » « Je veux enseigner aux enfants », a déclaré un enfant avec enthousiasme. Cardinal sourit. « C'est fantastique de les entendre dire qu'ils rêvent de devenir enseignants. » 🌟



Cet article a été rédigé en partenariat avec la Fondation Rideau Hall. Pour en savoir plus sur les changements positifs générés par les programmes de formation des enseignants autochtones, consultez le site suivant : indigenousteachers.canadiangeographic.ca/fr